

Je sens sur ma peau le vent de mon pays. C'est l'air du passé comme du présent, celui qui caressait le visage de mes farouches ancêtres. Je sens leur vie en moi, leur fierté et leur honte...

J'entends pleurer la terre d'Albion<sup>1</sup>, elle saigne.

Mon nom est Celliweg, fille d'Ewen ap Haeloc<sup>2</sup>. Ce nom est tout ce que je suis, il est tout ce que je veux être. Il est mon essence, mon souffle.



« Ce matin, Eyllt et moi sommes allés nous baigner dans la Dee<sup>3</sup>. Ensuite, nous sommes allés cueillir des pommes sauvages, puis avons compté les nuages, la tête dans l'herbe haute. J'aime ces matinées passées avec elle. Eyllt a toujours le mot pour rire, toujours une histoire à raconter. Quelques fois, elle parle si vite, que la vitesse de son débit est l'élément comique de son récit.

Tout à l'heure, j'ai accompagné Eyllt au marché ambulant. Sur les étalages temporaires s'amassait une multitude d'épices, d'amphores grecques, de tapisseries phéniciennes, d'oiseaux colorés dans leur cage de fer, de peaux et d'étoffes diverses. De petits vauriens rôdaient autour de commerçants étrangers à l'accent inqualifiable. C'est dans tout cela qu'Eyllt se complait. Elle y négocie tout ce qu'elle n'a pas les moyens de se procurer. Il est rare qu'elle y parvienne, mais le seul plaisir de la lutte fait scintiller ses yeux noisette. Maman aussi a cette habitude : elle marchande des denrées dont elle n'a pas besoin et se considère satisfaite d'en avoir fait baisser le prix. Cette fois, ma sœur avait repéré une étoffe.

C'est à ce moment que je l'ai aperçu.

Un homme couvert de poussière. Il portait le manteau de la honte, celui des mendiants. Étendu au sol près de la porte de l'enceinte, il courbait la tête au-dessus du morceau de cuir qui lui servait d'aumônière. Je connais tous ceux qui appartiennent à notre clan, mais cet homme m'était étranger. Malgré la distance qui nous séparait, je pouvais suivre son regard qui allait du poste de garde au marché et de la porte de l'enceinte aux habitations.

Un frisson parcourut mon échine.

---

<sup>1</sup> Albion : ancienne Bretagne, ce qui aujourd'hui est l'Angleterre.

<sup>2</sup> Ewen fils d'Haeloc.

<sup>3</sup> Dee : rivière située au nord du Pays de Galle.

Les passants l'ignoraient et l'évitaient soigneusement, prenant la peine de s'écarter lorsqu'ils arrivaient devant lui. Étais-je la seule à me soucier de sa présence? Étais-je la seule à y voir une ombre?

– Eyllt, dis-je à ma sœur, je vais donner l'aumône à ce pauvre homme. Nous nous retrouverons à la maison.

Elle hocha la tête et poursuivit sa discussion animée avec un marchand, proposant de troquer son bracelet d'étain contre une étoffe qui valait bien le prix d'un cheval. À pas lents, je traversai la grande place du village. Mon anxiété croissait. Arrivée à sa hauteur, je lançai une pièce de bronze sur le cuir de l'aumônière.

Un marmonnement accueillit mon geste.

– Lève les yeux, Étranger, et vois qui est ta bienfaitrice.

Il me sembla que ma voix tonnait, que l'air vibrait autour de moi. La houppelande<sup>4</sup> poussiéreuse et rapiécée s'anima. Je vis le visage sous le capuchon. Il était jeune, mi-vingtaine, une peau tannée par le soleil d'été. Sous la crasse, un nez léonin, des pommettes saillantes et une bouche sévère qu'encadrait une barbe noire en bataille. Ses cheveux longs, comme les ailes d'un corbeau, glissaient hors de son manteau et donnaient à toute sa personne une apparence maléfique. Ses yeux envahirent mon champ de vision. Ils étaient plus noirs que les profondeurs du Puits de l'Abîme<sup>5</sup>.

Ma voix trembla.

– Toi... tu n'es pas des miens.

L'inconnu fronça les sourcils et secoua la tête, à la manière d'un simple d'esprit.

– Breton! dit-il bêtement en se frappant la poitrine.

Je n'étais pas dupe.

– Tu n'es pas plus Breton que mendiant... Saxon!

Il sursauta. J'avais prononcé cette phrase dans la langue de son peuple. Un langage que m'a appris ma nourrice : une esclave saxonne que vous, Père, aviez achetée à Cardiff et que j'ai aimée, comme on aime seule une grand-mère.

---

<sup>4</sup> Houppelande : manteau long des voyageurs et des mendiants.

<sup>5</sup> Puits de l'Abîme : lieu spirituel de la Bible où Dieu retient prisonnière une part importante de l'armée de Satan.

Ses yeux s'agrandirent, avalèrent le monde. Je vis ses certitudes trembler dans ce regard plus noir que la Nuit des Morts<sup>6</sup>. Je lui présentai tout le mépris dont j'étais capable.

–Tu es trop fier et ta stature est trop droite pour un mendiant. Tu n'es rien d'autre qu'un espion!

–Qui t'a dit que j'étais Saxon? dit-il en brittonique<sup>7</sup>.

Il délaissa son air idiot pour reprendre assurance. La transition fut si brutale que mon cœur se serra. Ma voix était un souffle.

–Tes yeux... j'y lis la cruauté.

Ce fut à son tour d'être troublé.

–Vous nous avez déjà soumis, pourquoi envahir les terres de l'Ouest? grondai-je. Nous ne possédons que nos vies, alors que vous, Saxons, avez arraché aux enfants d'Albion tout le pays.

–Mon peuple a besoin de vos terres! Nos enfants ont faim.

Sa colère et la mienne grandissaient.

–Faites moins d'enfants et laissez vivre les nôtres!

Cette phrase, je la lui ai crachée au visage. Elle m'a arraché le cœur, si bien que des larmes brouillèrent ma vue. Avant de l'abandonner, je crus voir de l'embarras sur ce visage sauvage. Je pressai le pas et arrivai à la hauteur de notre chaumière. Une odeur de porc braisé chatouilla mon nez et aiguillonna ma faim. Je pris place à table auprès de vous, Père. Eyllt y était déjà et babillait des sottises à vous en faire pleurer de rire.

J'ignore pourquoi j'ai tant attendu avant de vous raconter cette rencontre. Je crois que j'ai pitié de cet homme, en souvenir de notre esclave saxonne. Il doit être loin maintenant, rien ne sert de le chercher. Il était à ma merci et j'ai fait mon choix, le temps nous dira si j'ai eu tort.

Qu'il soit pris ou qu'il rejoigne les siens ne change rien à la menace qui pèse sur nous. »



Le gémissement du cor fait trembler l'enceinte.

On a cru mon récit.

<sup>6</sup> Nuit des Morts : fête bretonne se déroulant dans la nuit du 31 octobre au 1<sup>er</sup> novembre.

<sup>7</sup> Brittonique : langue des Bretons de Grande-Bretagne, elle a subi plusieurs transformations. Aujourd'hui on parle le gallois au Pays de Galle.

Après avoir lacé la cuirasse de notre père et poli son épée, nous lui souhaitons la mort de ses ennemis. Eyllt et moi ne versons aucune larme, nous les gardons pour la joie de son retour. Tout en haut de la chaumière, nous observons les hommes du village courir au lieu du rassemblement. Ils barricadent la porte en y appuyant des tréteaux. Cela la renforcera... mais pas suffisamment pour résister à un bélier. Les hommes en armes se massent devant l'unique entrée de notre oppidum<sup>8</sup> et reçoivent la bénédiction du saint homme. Les femmes ont mis de l'eau et de l'huile à bouillir, toutes les cheminées crachent une fumée épaisse qui masque les étoiles.

La lune est pleine. Sa lumière argentée glisse sur les horizons de notre enfance.

Depuis notre poste d'observation, nous pouvons apercevoir les toits de chaume et les archers postés le long de la palissade. Au loin, nous devinons la cime des arbres faite d'ombres et de filets de lune. Nous ne voyons pas l'ennemi, mais nous sentons sa présence. Eyllt tremble, c'est la première fois qu'elle assistera au siège d'un oppidum. Quant à moi, j'étais très jeune lorsque les Saxons ont lancé une première offensive contre notre village. J'entends encore le battement des tambours qui emplissait l'air, faisant trembler les murs et mon cœur.

Les tambours.

Ils viennent de la forêt. Les feuilles frémissent. J'entends le bruit, les pas d'un peuple en marche, la voix d'un peuple en marche. Les tambours résonnent. Un son grave, puissant, s'échappe des ténèbres. Il porte la mort. Il lance l'appel au carnage. Ce son heurte ma poitrine.

Du haut de sa tour, la sentinelle sonne le cor. Toujours ce gémissement d'alarme, cette plainte dans la nuit. J'entends le murmure des hommes à l'intérieur de l'enceinte. Les archers se pressent sur la palissade. Les enfants pleurent, les femmes gémissent. J'entends mon père qui crie ses ordres. Les brasiers sont allumés, les flèches plongées dans la poix, puis dans les flammes. Les cordes se tendent. Il crie encore.

Les flèches volent, illuminant le ciel. Je ne peux m'empêcher de trouver cela magnifique, toute cette lumière, ce feu intense, puissant, qui volent à la rencontre de l'ennemi. Le vrombissement des cordes bourdonne à nos oreilles, les flèches fendent l'air.

---

<sup>8</sup> Oppidum (ou *oppida*) : forteresse celtique constituée d'une enceinte en bois et en boue, parfois dotée d'une palissade. L'oppidum est situé au sommet d'une colline de terre (aussi appelée : motte) ou est entourée d'un fossé. On y rassemble toutes les habitations d'un clan. Il est défendu par une élite de guerriers et par quelques tours de guet.

Les traits enflammés se croisent.

Les flammes heurtent le bois, la paille, la porte, la palissade. Un homme tombe. Eyllt crie. Des coups résonnent contre le mur de l'enceinte. La porte tremble. Un bélier s'écrase contre le bois. Il y a des flammes et des flèches partout, tout vole, tout tremble, tout brûle.

Un hurlement vient de la palissade. Un homme est atteint. Son corps tombe et s'écrase sur les tréteaux. Le bois craque, il ne résistera pas. Mon père appelle ses hommes. Il faut d'autres tréteaux.

Trop tard.

La porte cède.

Craquement.

Grincement.

Elle tombe, projetant dans l'air des éclats de bois.

J'entends le cri de guerre des Bretons. Le cor gémit. Les tambours tonnent. Ce son est inqualifiable, c'est le battement de cœur d'un monstre, le rythme du destin qui s'abat sur nous. Il se mêle au cri bestial des barbares qui affluent à l'intérieur de l'enceinte. Des sauvages, couverts de fourrure, les cheveux crépus et la barbe hirsute. Ils marchent sur le bois fracassé, surgissent en hurlant. Ils coulent comme le sang d'une blessure.

D'autres traits enflammés. Des flèches volent, sifflent. Le toit de la maison d'oncle Raffig s'enflamme. Le chaume brûle, sa fumée âcre nous brûle les yeux.

Une flèche heurte le cadre de la fenêtre.

–Le feu! Le feu! Celliweg! Il faut l'éteindre!

Je cours chercher une couverture. Eyllt saute, ses mains s'agitent. Je la pousse, lance ma couverture, donne des coups frénétiques sur le cadre. Les flammes me brûlent les doigts.

–Le toit! Le toit! Celliweg!

Au plafond, un cerne sombre s'agrandit. Il perce. Les flammes lèchent la poutre. Il n'y a rien à faire. Le chaume tombe en gerbes brûlantes. Des étincelles volent dans la pièce comme des mouches affolées. J'entraîne Eyllt avec moi dans les escaliers, nous courrons. Je ferme la porte derrière nous.

–Ma robe bleue! crie Eyllt.

Elle tente d'ouvrir la porte, mais je la repousse.

–C'est trop dangereux! Je t'en ferai une autre!

Elle pleure et moi aussi. Je songe à tout ce que contenait mon coffre, à tous mes souvenirs. Elle accepte à contrecœur, nous descendons ensemble. Ma mère a barricadé la porte et les fenêtres, elle nous regarde avec tendresse. Des cheveux fous s'échappent de son bonnet.

–La porte a été défoncée, lui dis-je tout en essayant de contrôler les tremblements de ma voix. Le toit est en feu.

Elle hoche la tête, se hâte d'ouvrir le coffre d'armes et en sort trois glaives. Il n'y a aucune hésitation dans tous ses gestes. Ses mains usées entourent ma taille et me ceignent d'un baudrier. Elle l'attache en serrant fort et en donnant des coups secs : le seul indice de sa nervosité. Elle nous cache sa peur pour nous exhorter au courage. Son sourire est chaleureux, il brille dans la lueur du feu. Seuls ses yeux restent dans l'ombre. Ils sont vides, absents.

Ma mère est la plus forte.

Nos épées pendent sur notre hanche. Nous remontons nos jupes pour faciliter nos déplacements. Il y a bien longtemps que je n'ai pas porté l'épée. Tous les enfants d'Albion s'y exercent très jeunes, garçons et filles, car notre peuple ne connaît pas la paix.

Ma mère jette un œil à la porte. Elle donne ses ordres. Il faut pousser la table afin de bloquer ce seul accès à notre refuge. En silence, nous nous empressons d'exécuter ce qu'elle ordonne. Les pattes du meuble frottent contre la terre battue. Elle dépose son chaudron d'huile sur notre barricade et fait la distribution des louches, remerciant sa grand-mère de lui avoir légué de si précieux ustensiles.

L'huile fume, l'escalier aussi. Je me précipite pour calfeutrer le cadre de porte d'où s'échappe un filet noir et âcre. Mon châle ne suffit pas à la tâche, j'utilise mon jupon que je déchire en bandelettes. Mes poumons brûlent, ma gorge pique et mes yeux pleurent. Je tousse. J'ai des étourdissements et je titube jusqu'à Eyllt qui m'étreint, frissonnant dans mes bras. Je respire profondément. L'air n'est pas sain, cela m'inquiète. Combien de temps tiendrons-nous encore?

Dehors, un ensemble confus de cris de guerre et de hurlements. Des épées heurtent un casque, une cuirasse, une autre lame. Dans la ruelle, des femmes sont poursuivies... et s'écroulent.

Maman serre très fort nos mains et nous embrasse. Au-dessus de nous, le toit crépite et ronronne. De minces filets de fumée s'échappent du cadrage de la porte et des planches du plafond. Nous toussons un peu et essuyons les larmes de nos yeux. Ma mère chuchote. Elle dit que le coffre contenant nos économies est caché sous l'âtre, que nous pourrons le sortir lorsque tout cela sera terminé. Elle emploie le futur. Je me demande si nous en aurons un.

Un homme s'écrase devant notre porte, il gargouille, gémie. Des enfants courent et crient dans la ruelle. Ils sont poursuivis par des hommes au rire gras. Un craquement sinistre. Une porte est défoncée... c'est la maison d'en face, celle d'oncle Raffig. Un bruit de lutte. Les pleurs d'une fillette. Un objet éclate. Des meubles sont renversés. Un homme s'arrête devant notre chaumière et interpelle quelqu'un. Des Saxons.

Un son de frottement, on déplace le corps qui était au pied de notre porte.

Deux hommes discutent. J'entends leur voix qui, masquée par l'espace qui nous sépare, s'apparente à un grognement de sanglier. Eyllt met une main devant sa bouche pour se retenir de crier. Nous reculons.

On pousse sur la porte.

Des coups de hache.

De gros rires obscènes. Ils s'acharnent. Des éclats de bois.

Une lame paraît.

Je ne peux pas bouger. Eyllt émet de petits sons, comme une souris qui s'étouffe. Ma mère pousse les chaises contre la porte et forme un mur. Elle renforcit la barricade.

–Celliweg! Eyllt!

Sa voix me fait l'effet d'une gifle. Je cours la rejoindre, imitée par ma sœur. Ensemble, nous poussons le coffre d'arme sous la table. J'espère que notre barricade résistera ou que cela rendra plus difficile l'accès à notre fort improvisé. Nous aurons peut-être le temps de réagir, de lutter.

La porte s'effrite. Des éclats de bois volent de tout côté.

Un œil.

Nous nous rapprochons du chaudron. Les volets des fenêtres éclatent, une seconde lame de hache apparaît. Les voix sont plus nombreuses. Les coups redoublent. Ils font écho dans ma tête. Mon cœur tremble. Une flèche heurte le mur du fond. Nos ennemis cherchent à nous atteindre, mais les fenêtres sont trop étroites et les murs trop épais. Nous ne sommes pas à leur portée. Esvllt remplit sa louche d'huile. Je la vois longer le mur et s'approcher des volets fracassés. Un filet de lumière blanche heurte la lueur jaune du feu de l'âtre, elle pénètre dans notre tanière dont la cheminée est le seul phare. L'air est épais, enfumé.

Une main.

Esvllt jette son huile. Un hurlement de rage se fait entendre, ponctué d'injures saxonnes. D'autres bras apparaissent. Je taille les mains importunes, mon glaive dans une main, ma louche dans l'autre. La brèche s'agrandit. La porte tremble. La hache frappe, chacun de ses coups fractionne mon espoir.

Ma mère pousse un cri de rage et pointe son épée au travers de la porte.

Un homme hurle, s'écroule.

On saisit sa lame, elle s'écrase contre la porte. Des mains lui entourent le cou et le visage. Elle tire, pousse, tourne. On lui attrape la main. Je saisis son bras et l'aide à se dégager. Nous reculons, le souffle court. La porte se brise. Les barbares poussent la table, renversent le coffre, font tomber les chaises. Nous projetons de l'huile aux visages, aux yeux, aux mains. Le chaudron se déverse sur le sol. Cette fois, nous abandonnons la louche pour l'épée.

Ils sont cinq. Ils empestent l'alcool, le sang et la sueur. Dans les flammes, leurs cheveux blonds dansent. Une épaisse peau d'ours est rejetée sur leurs épaules larges. Seuls ces barbares sont assez fous pour porter de la fourrure en été.

Ils s'approchent.

Nous nous rassemblons, coude à coude. Il ne faut pas être acculé au mur. Ils se séparent, nous entourent. Ils rient comme des cochons, des chevaux en rut. Mes oreilles bourdonnent, j'ai la nausée. Ils semblent beaucoup s'amuser, nous taquent, nous menacent. Nous pointons nos lames, repoussons leurs puissantes haches de guerre. Nos glaives sont plus agiles. Un Saxon s'approche trop près de ma mère, elle lui taille la gorge. À genoux, il gargouille, vomissant son sang. Les rires cessent. Leurs yeux s'assombrissent, les nôtres pétillent.



Esyllt et moi surveillons ceux qui nous font face. Ils s'écartent, nous sommes maintenant dos à dos. Encerclées. Ma sœur et moi sommes séparées de notre mère. Ils sont deux à la prendre de revers. Elle repousse les coups, fait danser son épée. Ma mère ne peut suffire à la tâche. Elle esquivé un coup à droite, mais en reçoit un autre à sa gauche. Elle crie des injures, recommande leur âme au Diable.

Du coin de l'œil, je la vois qui pare un coup. Elle ne peut rien faire contre celui qui vient de l'autre côté.

Son épaule.

Son flanc.

Ma mère saigne, gémit, recule en titubant. Ses deux assaillants empoignent son bonnet et la projettent à terre. Esyllt crie. Je pleure. Une lame lui traverse le dos et s'enfonce dans le sol.

Esyllt est comme folle. Elle passe à l'attaque, saute sur le dos de son adversaire. Son hurlement n'en finit pas. J'en profite pour surprendre l'homme qui me fait face, je lui arrache son arme et lui enfonce la mienne dans la poitrine. Esyllt est propulsée contre le mur. Le choc fait tomber une poutre. Il pleut des étincelles.

La robe de ma mère s'embrase.

Elle ne bouge plus. Je suis paralysée.

Il y a du sang et de l'huile. Les flammes dévorent le toit et lèchent le sol.

Esyllt.

Ils sont deux sur elle. Un troisième homme me prend les poignets. Il m'empêche de voir ma sœur. Je frappe, injure, griffe. Esyllt gémit... pleure... supplie.

Je perds pied, ma tête heurte le sol. Le monde entier tourne autour de moi. Le feu gronde, valse.

Autour de moi flotte une odeur de pommes sauvages.

Mon corsage est ouvert, ma robe déchirée.

La porte.

Un homme se tient dans l'embrasement. Tout son corps semble surgir des Enfers. Il apporte avec lui les ténèbres et absorbe la lumière. Ses cheveux et sa peau d'ours l'auréolent d'ombre. Je reconnais le mendiant. Sa voix est le grondement du tonnerre, ses yeux des éclairs.

Il leur ordonne de sortir.

Effrayés, les assaillants d'Esyllt, quittent les lieux en courant. Ma sœur pleure. L'homme qui me maintient au sol, relâche son emprise, mais choisit de faire face au démon.

– Elle est à moi, c'est mon butin.

– Chien! crache le démon. Tu oublies qui est ton maître.

Sous les fourrures, une lame étincelle. Elle est rouge du sang de mon peuple ; rouge du sang de mes frères. Ils se font face, comme deux coqs qui se jaugent, s'intimident.

Une épée pointe. Le seigneur l'esquive. Il attrape le poing. Sa lame s'immobilise. L'insolent ne peut plus bouger : le bras qui porte l'épée est prisonnier d'une poigne de fer et son cou est menacé par la lame du démon. Il laisse tomber son arme. D'un violent coup de pied derrière le genou, le démon le fait s'agenouiller devant lui. Puis, il l'empoigne par les cheveux et presse la lame contre sa gorge nue.

– Le sort de cette femme est entre mes mains, jappe-t-il en saxon aux oreilles de l'insensé.

Les yeux de l'homme dansent. Ceux du démon s'enflamment, il hurle :

– DIS-LE!

Les épaules de mon assaillant sursautent, il tremble, avale sa salive. Sa pomme d'Adam se heurte à la lame qui se fait de plus en plus insistante. Une larme de sang glisse sur sa gorge, se mêlant à la sueur qui y perle.

– Elle est à vous, Seigneur Maître.

Le démon relâche son emprise et le regarde s'enfuir, les jambes titubantes et des injures aux lèvres. Le feu crache, postillonne et ses flammes tourbillonnent autour de lui.

Il jette sur moi ses yeux ardents, ses yeux de tempête et de damnation.

– Tu m'appartiens maintenant.

Ces mots me consomment.